



CONFÉRENCES

Alessandro D. CONTI,
Université de L'Aquila (Italie)

Directeur d'études invité par
Nicolas WEILL-PAROT

♦ **Mardi 7 mai 2019 de 18h à 20h en Sorbonne, Salle Léon Delamarre (D059), escalier E 1^{er} étage**

La polémique entre Ockham et Burley au sujet de la supposition, des universaux et des catégories

♦ **Mardi 14 mai 2019 de 18h à 20h en Sorbonne, Salle Léon Delamarre (D059), escalier E 1^{er} étage**

Les critiques de Wyclif à l'encontre d'Ockham : logique, métaphysique et théologie

♦ **Mardi 21 mai 2019 de 18h à 20h en Sorbonne, Salle Léon Delamarre (D059), escalier E 1^{er} étage**

Johannes Scharpe et les réalistes d'Oxford

♦ **Vendredi 24 mai 2019 de 17h à 19h en Sorbonne, Salle Léon Delamarre (D059), escalier E 1^{er} étage**

Les derniers grands protagonistes : Paul de Venise contre Buridan et Marsile d'Inghen

Le débat entre nominalistes et réalistes à la fin du Moyen Âge

📍 Sorbonne, 17 rue de la Sorbonne 75005 Paris

🚇 Métro : Cluny - La Sorbonne (ligne 10)



École Pratique
des Hautes Études

PSL

Retrouvez les conférences sur www.ephe.psl.eu



Alessandro D. Conti
(Université de L'Aquila)

La polémique entre Ockham et Burley au sujet des universaux et des catégories

Le réalisme et le nominalisme étaient les deux alternatives théoriques majeures au Moyen Age tardif en ce qui concerne le rapport entre la réalité, la pensée et le langage, ainsi que le statut et les relations entre les composantes fondamentales du monde : substances individuelles et universelles, accidents individuels et universels.

Les réalistes croyaient que la pensée possédait par sa propre nature des limites linguistiques ; par conséquent, ils croyaient qu'elle était liée à la réalité dans ses éléments et sa constitution, et que le langage, la pensée et la réalité extérieure possédaient la même cohérence logique. Les nominalistes, au contraire, distinguaient nettement entre les choses telles qu'elles existent dans le monde extérieur et les différentes formes par lesquelles nous pensons aux choses et parlons d'elles : ils estimaient que notre langage (aussi mental) ne reproduit pas le monde, mais se borne à se référer à lui, car notre langage et le monde sont des systèmes logiquement indépendants.

Les réalistes croyaient à l'existence extra-mentale de natures communes (ou essences) ; les nominalistes pas.

Les réalistes estimaient que la table aristotélicienne des catégories était avant tout une répartition des choses fondée sur des critères ontologiques et seulement secondairement une classification de termes (mentaux, écrits et vocaux) ; par conséquent, ils pensaient que le monde est divisé en dix genres de choses (au sens large de 'chose'), aucune desquelles ne peut être réduite à une des autres : substance, quantité, qualité, relation, action, affection, où, quand, position et possession. Les nominalistes estimaient que la division en dix catégories était une répartition de termes sur la base de critères sémantiques, et qu'il n'y a que deux ou trois catégories réelles (la substance et la qualité, peut-être la quantité aussi).

Guillaume d'Ockham et Walter Burley sont probablement les penseurs les plus importants du 14^{ème} siècle parmi les représentants de l'approche nominaliste et réaliste respectivement. Leur activité polémique se situe dans la première moitié du 14^{ème} siècle – une période cruciale, pendant laquelle la diffusion des idées d'Ockham suscita un âpre conflit entre les partisans de la vieille théorie réaliste, tels que Burley, et les tenants de la nouvelle voie nominaliste, tels qu'Ockham lui-même. Burley usa de toutes ses ressources intellectuelles et de toute son autorité dans sa lutte contre la nouvelle tendance nominaliste ; il fut le premier penseur qui essaya de trouver une stratégie pour résoudre les problèmes posés par la théorie réaliste traditionnelle des catégories et des universaux, et mis en évidence par Ockham.

A partir de 1324, dans ses écrits Burley affirma toujours que : (1) les universaux, conçus comme des formes générales, existent à l'extérieur de l'esprit et sont *réellement distincts* des individus dans lesquels ils se trouvent et dont ils sont prédiqués ; (2) le monde extérieur contient des propositions réelles qui sont les *significata* des énoncés vrais ; (3) il y a

une distinction réelle entre les dix catégories, chacune desquelles est à son avis une chose au sens strict du mot.

Dans la suite de ma conférence je vais présenter les caractéristiques principales des ontologies opposées de ces deux penseurs, en essayant de montrer les prémisses sémantiques de leurs doctrines et de retracer l'évolution de leur débat sur les catégories et les universaux. Tout d'abord je vais esquisser les aspects les plus importants de la doctrine réaliste de Burley sur les catégories et les universaux, telle qu'il l'élabora au début du 14^{ème} siècle. Deuxièmement, je résumerai l'attaque portée par Ockham contre cette doctrine traditionnelle et je présenterai ses théories des catégories et des universaux. Troisièmement, je considérerai la réponse de Burley et j'illustrerai les traits principaux de sa dernière version du réalisme. Enfin, je comparerai les deux systèmes pour montrer leur ressemblances et différences.

1. Les catégories et les universaux dans le « premier » Burley (avant 1324)

Au Moyen Age (tardif) les catégories et les universaux étaient deux sujets étroitement liés. La doctrine des catégories concernait l'existence, la nature et les relations réciproques entre les composantes fondamentales du monde, et les connexions de ces composantes fondamentales avec le langage. Les théories des universaux traitaient des problèmes de l'existence réelle des universaux (ou natures communes), substantiels aussi bien qu'accidentels, et des relations entre les universaux et les individus. Par conséquent, d'un certain point de vue, les théories des universaux du Moyen Age tardif approfondissaient quelques-unes des nombreuses questions soulevées par la doctrine des catégories.

A la seule remarquable exception de Duns Scot, tous les réalistes de la deuxième moitié du 13^{ème} siècle estimaient que les objets catégoriaux étaient composés de deux aspects principaux : leur nature, ou essence, et leur particulier mode d'être ou d'être prédiqués (*modi essendi vel praedicandi*). Ils pensaient également que la table des catégories divise ces objets selon leur mode d'être (ou d'être prédiqués), non pas selon leurs natures ou essences. Plus précisément, certains auteurs, tels que Robert Kilwardby et Thomas Sutton, en s'inspirant de Boèce, avançaient une solution nominaliste du problème de l'*intentio* du livre (qui, d'après la formule de Boèce, traiterait des énoncés non-composés en tant que capables d'être signifiants). En même temps, ces auteurs proposaient une interprétation réaliste des points capitaux du traité et estimaient que la division en dix catégories au ch. 4 concernait les choses, et seulement à titre secondaire leurs signes. D'autres, tels qu'Henri de Gand (dans sa *Summa quaestionum ordinariam*) et Simon de Faversham, défendaient une position réductionniste au sujet du nombre des catégories réelles : ils estimaient que seuls les objets compris dans les trois catégories absolues (substance, quantité et qualité) étaient des choses au sens strict (*res*), et considéraient les autres comme des aspects réels (*respectus reales*) des précédents. Peu de philosophes médiévaux, par exemple Albert le Grand et Jean Duns Scot, développèrent une interprétation réaliste tout à fait cohérente des *Catégories* et défendirent la thèse d'une distinction réelle entre toutes les dix catégories, qui seraient des choses du monde irréductibles l'une à l'autre.

Par conséquent, à la fine du 13^{ème} siècle l'on peut distinguer deux différentes tendances interprétatives: la première se réclamait quelque part de la tradition boécienne, selon laquelle les dix catégories correspondent à dix genres distincts de choses, tandis que la deuxième était plus critique à l'envers du texte d'Aristote quant à la valeur ontologique de la table des catégories ainsi qu'au nombre des catégories réelles. Cette deuxième ligne interprétative est proposée par des théologiens tels qu'Henri de Gand et Pierre de Jean Olivi (dans ses *Quaestiones in II librum Sententiarum*, q. 28), alors qu'Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Jean Duns Scot sont les partisans les plus connus de la première.

Au début de sa carrière philosophique, Burley semble avoir été fasciné par la théorie des catégories d'Henri de Gand plutôt que par une interprétation aussi radicale que celle qu'il allait avancer environ trente ans après. Dans le chapitre sur les *sufficientia praedicamentorum* de son commentaire moyen sur les *Catégories* (le *Tractatus super librum Praedicamentorum*), il affirme que, mises à part les substances, les quantités et les qualités (les trois catégories absolues de la tradition), les autres sept catégories ne comprennent pas de choses au sens strict, mais uniquement des aspects réels (*respectus reales*) d'entités absolues. Burley présente le problème du nombre et de la distinction des dix catégories de trois manières différentes.

La première semble être une sorte d'« inversion » de la méthode utilisée par Kilwardby : l'inhérence des neuf formes d'accidents est d'abord divisée selon la « triade » matière, forme et composé, puis en « de l'intérieur », « de l'extérieur » et « en partie de l'intérieur et en partie de l'extérieur ».

La deuxième (tirée du commentaire sur les *Catégories* de Simon de Faversham, q. 12) affirme qu'en définitive les catégories divisent réellement les entités selon leurs modes d'être, dont les plus importants sont : être par soi-même (propre à la substance) et être dans autre chose (propre aux neuf genres d'accidents). Ce dernier se divise en être dans autre chose au sens absolu (propre aux quantités et aux qualités) et être dans autre chose en vertu d'une relation à une tierce *res* (*esse ad aliud*) (propre aux sept catégories restantes).

La troisième manière, qui dérive d'Henri de Gand, affirme que le fait d'être en relation à autre chose, à savoir le mode d'être des sept catégories non-absolues, n'implique pas une *res* distincte de la substance, de la quantité et de la qualité, mais uniquement leurs aspects réels.

Burley n'accepte explicitement aucune de ces trois interprétations, mais il n'est pas tout à fait neutre en la matière. Ses remarques introductives semblent indiquer qu'il se range du côté de ceux qui estiment qu'à proprement parler seules les trois catégories absolues sont des choses à plein titre (*res*) : il affirme en effet que les dix catégories peuvent être ordonnées selon leur degré de réalité, car les catégories non-absolues sont causées et fondées par les trois absolues (ch. *De sufficientia praedicamentorum*, pp. 22-24).

Pour ce qui est des principes constitutifs et distinctifs des catégories, Burley soutient que ce qui caractérise les *res praedicamentales* en tant que telles est leur mode d'être (ch. *De substantia*, p. 26). A son avis il y a une correspondance étroite entre le mode d'être d'une catégorie donnée et la nature que son genre suprême nous permet de connaître. Par

conséquent, les catégories divisent ce qui est réel (*ens*), car chaque catégorie est constituée par son propre *modus essendi*. Dans le chapitre sur la substance, par exemple, Burley affirme que le mode d'être propre aux substances consiste dans le fait qu'elles existent par elles-mêmes et sont le substrat d'existence des accidents. Et il considère cette description comme une définition approximative de la nature commune de la substance. De plus, dans le chapitre sur la quantité, il affirme que le mode d'être de la quantité (c'est-à-dire, le fait d'avoir des parties intrinsèques) est la *ratio generalis* de la catégorie elle-même. L'existence et la distinction réelles des dix catégories aristotéliennes sont ainsi défendues à un autre niveau, dans la mesure où leurs modes d'être sont consubstantiels à leurs natures.

En conclusion, il est peut-être intéressant de considérer la solution que Burley donne à la question de savoir quelles entités appartiennent à quelles catégories. A la différence de la plupart des penseurs médiévaux, Burley était tout à fait conscient de l'importance de cette question, qu'il examine dans le chapitre sur la relation de son commentaire moyen sur les *Catégories*. D'après la théorie réaliste traditionnelle, non seulement les formes accidentelles simples (comme la blancheur), mais également les entités composées auxquelles elles donnent lieu lorsqu'elles se trouvent dans les substances (*album*), appartiennent aux neuf catégories d'accident. Burley rejette cette thèse, car il considère les entités produites par la combinaison de la substance et des formes accidentelles comme de simples agrégats *per accidens*, dépourvus de toute unité réelle. A son avis, ce qui est signifié par des termes abstraits, à savoir des formes simples telles que la blancheur ou la paternité, est compris dans les dix catégories ; ce qui est signifié par des termes accidentels concrets (comme '*album*'), en revanche, n'y est pas inclus – même si l'on peut dire, de manière impropre et réductrice, qu'un agrégat *per accidens* appartient à la catégorie à laquelle appartient sa forme accidentelle (ch. *De relatione*, pp. 60-61).

L'élément le plus important de la première phase de l'ontologie de Burley est la thèse selon laquelle l'être (*esse*) des natures communes (ou universaux) coïncide avec l'être de leurs réalisations concrètes en tant qu'individus. Burley considère les universaux comme des entités métaphysiques qui existent indépendamment de notre esprit et sont des conditions nécessaires pour que notre langage ait un sens. Les noms communs n'auraient pas de sens s'ils ne signifiaient pas quelque chose qui (1) existe dans la réalité de quelque manière que ce soit et (2) a la caractéristique d'être commun à (c'est-à-dire, présent dans) plusieurs objets individuels. De plus, comme tous les philosophes du 13^{ème} siècle, Burley étudia la composition métaphysique de ces natures communes par le moyen de la doctrine des catégories ; il la considéra d'un point de vue que nous pouvons appeler « intensionnel », et d'une manière semblable à celle employée par l'analyse componentielle moderne. Burley estima que ce n'est qu'en associant les noms généraux à ces entités comme à leur *significatum* que l'on parvient à expliquer comment un nom général (par exemple, '*homo*') peut être utilisé prédicativement pour attribuer une certaine propriété (par exemple, être un homme) à plusieurs individus en même temps.

Autrement dit, il considérerait les substances premières comme les *tokens* des substances secondes (et, de manière générale, les individus comme *tokens* des universaux), et les

substances secondes comme les *types* des substances premières (et, de manière générale, les universaux comme *types* des individus). Car d'après Burley (1) les substances individuelles sont des entités physiques uniques, situées dans un lieu particulier de l'espace et du temps, et les substances universelles sont leurs formes spécifiques ou génériques – à savoir, leurs natures intelligibles, immanentes en elles, dépourvues d'existence indépendante et pouvant appartenir en commun à plusieurs individus différents. (2) Toute substance individuelle peut être reconnue comme membre d'une espèce naturelle donnée en vertu de sa conformité à la substance universelle dont elle est une réalisation, ainsi qu'en vertu de sa ressemblance à d'autres substances individuelles.

De ce que nous venons de dire il résulte clairement que, à la différence de Boèce et des autres commentateurs antiques d'Aristote, Burley dans ses écrits de jeunesse n'était pas très intéressé à la question du statut ontologique des universaux, mais plutôt à celle de leur rapport aux individus. A la suite d'Aristote (*Catégories* 5, 2a35-b6) Burley affirme que, si les substances premières n'existaient pas, rien d'autre ne saurait exister, car tout dépend d'elles quant à son propre être : voilà pourquoi la question du statut des universaux se transforme nécessairement en celle de leur rapport aux substances individuelles. D'après la théorie réaliste modérée, les universaux ne sont pas des entités indépendantes, mais n'existent que dans les objets individuels, car ils n'ont pas d'être (*esse*) en dehors de l'être de leurs réalisations concrètes. Par conséquent, Burley pensait que les universaux pouvaient être considérés comme éternels à cause de la succession des individus qui leur correspondent, non pas à cause de leur mode d'existence particulier (*Tractatus super librum Praedicamentorum*, ch. *De substantia*, pp. 32-33). Toutefois, selon l'opinion la plus répandue à l'époque et défendue par des penseurs tels qu'Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Gilles de Rome, les universaux existent *in potentia* en dehors de l'esprit et *in actu* à l'intérieur de l'esprit ; pour Burley, en revanche, ils existent *in actu* en dehors de l'esprit, car leur être est exactement le même que l'être des individus, qui est en acte. Selon Burley, la condition nécessaire et suffisante pour que les universaux soient *in actu* est l'existence d'un individu au moins qui les réalise concrètement. Voilà pourquoi notre esprit ne fait pas passer les universaux à l'acte, mais se borne à leur donner un mode séparé d'existence. Burley conçoit donc les universaux comme des causes formelles de leurs individus, et ces derniers comme des causes matérielles de leurs universaux. De plus, dans son commentaire moyen sur le *De interpretatione*, Burley parle d'universaux mentaux, à savoir les concepts par le moyen desquels notre esprit met en relation les noms généraux et leur *significata* (*Commentarius in librum Perihermeneias*, éd. Brown, p. 53-56).

Pour conclure, la position du jeune Burley au sujet des universaux peut se résumer comme suit. (1) Les universaux existent de deux façons, en tant que natures communes dans le monde extérieur et en tant que concepts dans nos esprits. (2) Les universaux réels peuvent par leur nature se trouver dans plusieurs choses en tant que leurs composantes métaphysiques principales, et peuvent être prédiqués de ces choses. (3) Les universaux mentaux sont partiellement causés dans notre esprit par les natures communes existant en dehors de notre esprit. (4) Les universaux réels n'ont pas d'être (*esse*) en dehors de l'être de leurs réalisa-

tions concrètes. (5) Au sens strict, une substance individuelle telle que Socrate est composée non seulement d'une forme singulière et de matière, mais également de toute nature substantielle commune qui est prédiquée d'elle *in quid*.

2. La théorie d'Ockham et sa critique au réalisme

Au début du 14^{ème} siècle Ockham, dans son commentaire sur le premier livre des *Sentences*, dans l'*Expositio aurea* et dans la première partie de sa *Summa logicae*, soutint que (1) la thèse d'après laquelle il existe un rapport d'identité entre les universaux et les individus est incompatible avec la définition reçue d'identité (réelle), qui implique la transitivité de la prédication ; et que (2) d'un point de vue ontologique, le seul type de distinction qui peut exister entre deux créatures est la réelle, car toute forme de distinction entre deux créatures implique nécessairement une distinction réelle entre elles. Sur la base de ces deux thèses, ainsi que de la théorie aristotélicienne selon laquelle il ne peut pas y avoir de formes universelles réelles indépendantes des leurs individus, Ockham affirma que les universaux ne sauraient avoir aucun type d'existence extra-mentale.

Ses arguments les plus généraux peuvent se résumer de la manière suivante (cf. *Expositio in librum Praedicamentorum*, ch. 8.1, p. 166 et *Summa logicae*, p. I, ch. 15, p. 51) : si les universaux existaient *in re* et étaient réellement identiques à leurs individus, alors

(1) une même chose se trouverait en même temps dans des lieux différents – car, par exemple, l'homme universel (*homo universalis*) est présent à la fois dans cet homme-ci et dans cet homme-là.

(2) Ce qui est prédiqué des individus devrait également être prédiqué de leurs universaux : par voie de conséquence, une entité universelle unique (par exemple, la nature humaine) posséderait simultanément des attributs contraires (par exemple, pourrait être sauvée et damnée) par le moyen des attributs d'individus différents (par exemple, Christ et Judas).

(3) La même chose singulière (par exemple, Socrate) serait en même temps individuelle et universelle, car la composante principale de son essence (par exemple, la nature humaine) serait universelle.

(4) Dieu ne pourrait pas anéantir Socrate ou toute autre substance singulière sans détruire en même temps la catégorie de la substance dans son ensemble et donc tout être créé, car tout accident doit son existence à la substance. Voilà des conclusions clairement inacceptables.

Le point capital de l'attaque portée par Ockham à la théorie réaliste traditionnelle est la démonstration de la thèse selon laquelle, d'un point de vue ontologique, le seul genre de distinction qui peut exister entre deux créatures est la distinction réelle (*Summa logicae*, p. I, ch. 16, pp. 54-57). L'idée qu'il ne peut pas y avoir de formes universelles réelles indépendamment de leurs individus était une sorte de dogme incontesté chez les réalistes de l'époque, et même les réalistes modérés admettaient que la relation d'identité entre les universaux et les individus était incompatible avec la définition reçue d'identité. Ils avaient essayé d'éviter cette contradiction en introduisant une distinction entre les universaux et les individus considérés comme intentions secondes. Comme on avait coutume de l'expliquer

en commentant *Catégories* 3, 1b10-15, de ‘Socrate est un homme’ et ‘l’homme est une espèce’ l’on ne peut pas déduire que ‘Socrate est une espèce’, en dépit de l’identité entre *homo* et Socrate. Mais pour les réalistes modérés la thèse de l’identité des universaux et des individus était nécessaire pour fonder la division de la prédication en essentielle et accidentelle, ainsi que la différence entre formes substantielles et formes accidentelles, avancée par Aristote dans les chapitres 2 (1a20-1b5) et 5 (2a18-33, 3b17-21) des *Catégories*. Tout comme les formes accidentelles, les formes substantielles universelles sont présentes dans les substances singulières et ne peuvent pas exister sans ces dernières. Par conséquent, si elles, à la différence des formes accidentelles, n’avaient pas été identiques aux substances singulières, en tant que parties constitutives de leur essence, elles n’auraient pas pu être distinguées des accidents. Voilà pourquoi les réalistes modérés avaient été contraints d’affirmer l’identité entre les universaux et les individus considérés comme intention première, et d’affaiblir en même temps cette identité en posant des limites à la transitivité de la prédication entre eux, car tout ce qui est prédiqué des individus ne peut pas être prédiqué des universaux et vice versa. D’un certain point de vue, la distinction intentionnelle d’Henri de Gand et la distinction formelle de Duns Scot étaient une stratégie pour satisfaire à ces deux exigences.

Pour Ockham cependant il n’y avait aucune place pour d’autres distinctions en sus de la réelle, car tout autre type de distinction possible implique nécessairement l’identité (sinon elle serait une distinction réelle), et l’identité est une relation transitive, symétrique et réflexive (*Ordinatio* I, d. 2, q. 6 et d. 33. q. unica). La transitivité de la prédication ne pouvait donc pas être limitée par les stratégies courantes. De plus, Ockham soutenait l’indiscernabilité des identiques (pour tout x , y et P , si x est identique à y , alors P est prédiqué d’ x si et seulement s’il est prédiqué d’ y). Par conséquent, il considérait impossible d’affirmer véridiquement au sujet de la même chose des propriétés contradictoires (telles que la tendance naturelle à être communs, ou *communicabilitas*, et l’impossibilité d’être communs, ou *incommunicabilitas*, qui caractérisent respectivement les universaux et les individus). Les porteurs de ces propriétés contradictoires, en revanche, devraient être réellement distincts et donc des choses ayant une existence indépendante. Et pourtant, au vu de la thèse selon laquelle il ne peut pas y avoir de formes universelles réelles indépendantes de leurs individus, les universaux ne sauraient être réels (à savoir, des choses extérieures et indépendantes de l’esprit). Par conséquent, si une chose était universelle, elle devrait nécessairement être une entité mentale (*ens rationis*), toute alternative étant exclue (*Expositio in librum Praedicamentorum*, ch. 4.2, p. 149-54 et *Summa logicae*, p. I, ch. 14, pp. 48-49 et ch. 15, pp. 53-54). Pour Ockham donc les seuls universaux dont il vaut la peine de parler sont les concepts universels et leurs dérivés, c’est-à-dire les termes universels dans la langue parlée et écrite – en supposant que ces concepts universels, considérés simplement en tant qu’êtres, soient des individus comme tous les autres, car ils ne sont universels que dans le sens qu’ils sont les signes mentaux d’une multiplicité de choses individuelles. C’est là la manière dont Ockham considérait la propriété d’être commun qui est propre à ce qui est universel. Autrement dit, pour Ockham l’universalité consistait simplement dans l’universalité de la fonction représentative des termes mentaux.

La théorie ockhamienne des catégories est également gouvernée par le principe de la parcimonie ontologique. En effet, pour ce qui est du problème du nombre des catégories réelles, à la différence des réalistes du Moyen Age tardif, Ockham soutient que l'expérience nous porte à ne poser que deux catégories extra-mentales : la substance et la qualité. Il considère les termes écrits et vocaux comme des signes conventionnels des concepts mentaux, qui sont, eux, des signes naturels des choses individuelles. Il reconnaît également l'existence de dix genres de concepts correspondant aux termes écrits et vocaux. Mais il affirme qu'on n'est pas justifié de croire que les termes simples qu'on utilise signifient dix types d'entités extra-mentales. L'expérience et le raisonnement portent plutôt à penser que seules les substances individuelles et les qualités ont une forme de réalité extra-mentale, car aucun autre genre d'objets catégoriaux n'est nécessaire pour expliquer la fonction de signification remplie par les termes et les propositions, ou la distinction entre la prédication essentielle et accidentelle, la validité de notre connaissance et la possibilité de formuler des définitions (*Ordinatio* I, d. 2. q. 4). Ockham défend cette thèse par beaucoup de stratégies sémantiques. En général, au niveau des propositions, il essaie de fournir des paraphrases de propositions qui à première vue semblent se référer à des entités dont il nie la réalité extra-mentale. Par exemple : selon Burley, si Socrate est père et qu'il ressemble à Platon, il est nécessairement père à cause de la paternité qui lui appartient et il ressemble à Platon à cause de la ressemblance qui lui appartient ; selon Ockham, en revanche, Socrate est père parce qu'il a engendré un enfant, et il ressemble à Platon à cause de lui-même, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter quoi que ce soit d'autre. Au lieu d'expliquer pourquoi Socrate est père par le moyen d'entités abstraites telles que la paternité et la ressemblance, Ockham considère Socrate lui-même et l'activité de Socrate en tant que substance individuelle comme les raisons pour lesquelles Socrate ressemble à Platon et est père. Ce faisant, il élimine la nécessité de postuler des entités pour huit des dix catégories traditionnelles ; tout ce qui reste ce sont des entités appartenant aux catégories de la substance et de la qualité. Ockham donc s'écarte de l'intention réelle d'Aristote, et considère la table aristotélicienne des catégories comme concernant des termes, non pas des choses.

Par voie de conséquence, le point de départ de la théorie ockhamienne des catégories est l'affirmation selon laquelle le terme '*praedicamentum*' est un terme de seconde intention (comme '*species*' ou '*differentia*'), à savoir un signe naturel désignant des termes de première intention (par exemple, 'homme') qui signifient, eux, des objets dans le monde extérieur. Il s'ensuit que la table des catégories ne concerne et ne divise que des termes mentaux (ainsi que vocaux et écrits), non pas des choses extra-mentales, car dans cette perspective seuls les termes de première intention peuvent être des objets catégoriaux. Pour corroborer sa thèse Ockham cite la remarque de Boèce (*In Categorias Aristotelis libri quattuor*, 180C) selon laquelle dans le chapitre 4 des *Catégories*, lorsqu'il introduit la table des catégories, Aristote entend parler de termes, non pas de choses, car il affirme : « *singulum aut significat substantiam* » etc., et les choses sont ce qui est signifié, non pas ce qui signifie (*Expositio in librum Praedicamentorum*, ch. 7.1, p. 158). Le résultat de la parcimonie ontologique d'Ockham est donc le rejet du principe de l'isomorphisme étroit entre le langage mental et le

monde qui dominait l'épistémologie et la sémantique des réalistes médiévaux. Pour Ockham, aux dix catégories aristotéliennes ne correspondent pas dix genres d'entités réelles dans le monde, mais seulement deux (*Expositio in librum Praedicamentorum*, ch. 7.1, pp. 158-59). Notre pensée et notre langage sont plus riches et plus amples que la réalité. Voilà pourquoi Ockham fut obligé d'admettre deux possibilités de catégorisation : en relation aux termes mentaux et en relation aux choses extérieures. Selon le premier sens, les substances individuelles n'appartiennent qu'à la catégorie de la substance, et tous les universaux, même s'ils signifient des substances, appartiennent à la catégorie de la qualité. Selon le deuxième sens, certains universaux appartiennent à la catégorie de la substance, d'autres à celle de la quantité, et ainsi de suite pour toutes les dix catégories aristotéliennes (*Summa logicae*, p. I, ch. 40, p. 112). Seulement selon ce deuxième sens il est possible de construire une table des catégories divisée en dix domaines contenant tout aussi bien les objets singuliers que les universels. Par conséquent, seule la première table des catégories a une relation aux choses extérieures, tandis que la deuxième ne concerne que les termes, divisés selon des critères linguistiques. Ockham pense en effet que les dix catégories aristotéliennes correspondent aux dix différents genres de termes que nous pouvons utiliser pour répondre aux dix types principaux de questions au sujet des substances individuelles : qu'est-ce ? (*quid est?*) – substance ; comment est-ce ? (*quale est?*) – qualité ; combien est-ce ? (*quantum est?*) – quantité ; à qui (ou à quoi) est-ce ? (*cuius est?*) – relation ; où ? (*ubi*) – où ; quand ? (*quando?*) – quand ; que fait-il ? (*quid facit?*) – action ; et ainsi de suite (*Summa logicae*, p. I, ch. 41, pp. 116-17).

En général on peut dire que l'interprétation d'Ockham transforme les théories d'Aristote sur le statut ontologique et physique des substances, des natures communes, des formes accidentelles etc., en des règles pour le bon usage des termes. Par conséquent, dans le système d'Ockham le niveau du langage monte d'un cran par rapport à sa position dans d'autres systèmes philosophiques de l'époque – ce qui constitue le présupposé nécessaire de toute interprétation nominaliste cohérente de l'encyclopédie aristotélienne des sciences.

3. La dernière version du réalisme de Burley (après 1324)

D'après Burley, les objections d'Ockham suffisaient à prouver que la théorie réaliste traditionnelle de la relation entre les universaux et les individus était inacceptable, mais pas à démontrer que le réalisme dans son ensemble était intenable. Voilà pourquoi, pendant la phase finale de sa carrière philosophique, dans le prologue de son dernier commentaire sur la *Physique* (1324-34), dans le dernier commentaire sur l'*Ars vetus* (1337), dans le *Tractatus de universalibus* (après 1337) et dans les postérieures *Quaestiones octo super logicam in communi necnon super Porphyrii Isagogen*, il développa une nouvelle ontologie sur la base d'une triple distinction *réelle* : entre universaux et individus ; entre objets catégoriaux, ou objets simples (*incomplexa*), et objets complexes (*complexa*), ou propositions réelles (*propositiones in re*) ; et entre les dix catégories.

Pour éviter les incohérences soulignées par Ockham, Burley affirme que (1) les universaux existent à plein titre en dehors de l'esprit et sont *réellement distincts* des individus dans les-

quels il se trouvent (et dont ils sont prédiqués) ; (2) toute espèce et tout genre sont les mêmes quant à l'espèce et au genre mais pas quant au nombre, à savoir ils ont une sorte d'unité et d'identité autres que les numériques. Pour Burley, si les universaux ne sont plus des parties constitutives de leurs individus, les incohérences mises en lumière par Ockham disparaissent, car les universaux ne peuvent pas assumer les propriétés (opposées) des individus (contre le deuxième argument d'Ockham). De plus, les causes doivent être proportionnées aux effets qu'elles produisent – un principe énoncé par Aristote dans le deuxième livre de la *Physique* (3, 195b25-26). Or les causes d'un individu, qui est un effet singulier, doivent être individuelles, alors qu'évidemment les causes d'une nature commune doivent être universelles. C'est pourquoi une substance individuelle ne peut être composée que d'une forme singulière et de matière, tandis que les universaux doivent être composés de genre et différence spécifique, et de toute autre forme universelle supérieure au genre. L'espèce infime n'est donc pas une partie constitutive des individus dans lesquels elle se trouve, mais ce n'est qu'une forme qui s'associe à leurs essences individuelles et qui nous laisse connaître leur structure métaphysique (contre le troisième argument d'Ockham). Par voie de conséquence, Dieu pourrait anéantir Socrate sans détruire en même temps la catégorie de substance dans son ensemble (contre le quatrième argument d'Ockham – Burley, *In Physicam Aristotelis Expositio et Quaestiones, prooem.*, ed. Venetiis 1501, f. 9rb). Burley distingue donc deux genres principaux de formes substantielles : une forme singulière (*forma perficiens materiam*) et une forme universelle (*forma declarans quidditatem*). La première intéresse un certain morceau de matière et, avec ce dernier, produit le composé substantiel (ou *hoc aliquid*). La deuxième, l'espèce infime, révèle la nature des substances individuelles dans lesquelles elle se trouve (et dont elle est prédiquée), mais n'est pas une de leurs parties constitutives. Bien que l'espèce infime soit *la même et unique* chose dans tous les singuliers où elle se trouve, elle n'est pas une quant au nombre, mais une selon l'espèce (*una et eadem res secundum speciem*). Par conséquent, elle peut être présente dans des lieux différents, par exemple à Rome et à Oxford, en même temps, car cela est compatible avec son genre d'unité non-numérique (contre le premier argument d'Ockham – Burley, *Expositio super Praedicamenta*, ch. *De substantia*, f. 23rb-va). Pour Burley les universaux appartiennent à un niveau de réalité différent par rapport aux individus, bien qu'ils ne puissent pas exister (à savoir, être des *entia in actu*) par eux-mêmes. Leur unité est transcendantale (et donc trans-catégoriale et intelligible), non pas numérique (ou quantitative). Les essences universelles ne peuvent donc pas être comparées à leurs individus. L'homme universel (*hoc commune: homo*) n'est pas un autre homme en plus des êtres humains concrets (*In Physicam Aristotelis Expositio et Quaestiones, prooem.*, fol. 9va: "Ad primum horum dico quod hoc commune, homo, et Sortes sunt duae res, sed non sunt duae substantiae neque duo corpora"). Selon l'argument antiréaliste traditionnel, aucune chose ne saurait être universelle dans son essence, car rien ne peut être une entité et à la fois être commun à plusieurs choses de manière à partager son être avec elles et à constituer leur essence. A cet argument Burley pouvait répondre que les universaux réels sont possibles, car (1) ils ne partagent pas leur être avec les individus qui les réalisent et (2) ils ne sont pas situés dans un lieu particulier

dans l'espace et le temps, parce qu'ils ne sont pas une seule et même chose quant au nombre. On peut mieux saisir le type particulier d'unité que Burley attribue aux espèces et aux genres si l'on considère que toute nature commune (par exemple, l'humanité) est unique et la même dans tout individu dans lequel elle est présente (par exemple, Socrate et Platon), car, considérée en elle-même, elle est définie (ou décrite) exactement de la même manière dans toutes ses réalisations concrètes (par exemple, l'humanité de Socrate est définie de la même manière que celle de Platon, d'Aristote et ainsi de suite). Par conséquent, l'identité des indiscernables (pour tout x et y , si pour tout P , P est prédiqué d' x si et seulement s'il est prédiqué d' y , alors x est identique à y) fait en sorte que toute nature commune doit être considérée comme unique et la même dans toutes ses réalisations concrètes. Autrement dit, les natures spécifiques et génériques ne sont pas multipliées par le fait qu'elles sont présentes dans plusieurs singuliers en même temps.

De plus, comme Ockham, Burley rejette toute sorte de distinction à l'exception de la réelle – et donc même la forme de distinction intentionnelle qu'il avait employée dans ses œuvres précédentes pour éclairer les relations entre genre et différence et entre essence et être. Dans ses *quaestiones* sur le *De interpretatione* (q. 4), il avait affirmé qu'il n'y a pas de distinction réelle entre essence et être (comme l'avaient soutenu Thomas d'Aquin et Gilles de Rome), mais qu'ils sont réellement la même chose et ne sont distincts qu'intentionnellement. A présent il accepte la thèse d'Ockham selon laquelle le seul type de distinction qu'il peut y avoir entre deux êtres est la distinction réelle – raison de plus pour affirmer une distinction réelle entre les universaux et les singuliers, et entre les dix catégories. Dans l'*Expositio super Praedicamenta Aristotelis* (ch. *De oppositione*, f. 44rb) et dans le *Tractatus de universalibus* Burley considère l'identité comme une relation transitive, symétrique et réflexive, et l'identité et la différence (ou distinction) comme deux concepts mutuellement incompatibles. Il définit l'identité et la distinction de la manière que voici :

- a est identique à b si et seulement si pour tout x , x est prédiqué d' a si et seulement s'il est prédiqué de b ;
- a diffère de b si et seulement s'il y a au moins un x tel qu' a est prédiqué d' x et b ne l'est pas, ou vice versa, ou si et seulement s'il y a au moins un y tel qu' y est prédiqué d' a et pas de b , ou vice versa.

Malgré sa thèse d'une distinction réelle entre les universaux et les individus (et la différente évaluation de la table des catégories par rapport à ses œuvres de jeunesse), Burley continua de défendre sans aucune restriction le principe aristotélicien (cf. *Catégories* 5, 2b5-6) selon lequel les substances premières sont la condition nécessaire de l'existence de tout autre objet catégorial, y compris les substances universelles (ch. *De substantia*, f. 24va). Cela était possible car Burley considérait les universaux comme des formes, et donc comme des entités existentiellement incomplètes et dépendantes, ayant besoin, pour être *in actu*, de l'existence d'au moins une substance individuelle qui les réalise concrètement. Ockham avait interprété le même principe de manière originelle : il avait affirmé que pour Aristote la vérité de toutes les propositions de la forme 'Socrate n'est pas' implique nécessairement la vérité de la proposition conséquente 'aucun homme n'est' (*nullus homo est*), et avait ainsi

transformé un principe métaphysique en une règle logique. En commentant ce passage des *Catégories*, Burley remarque qu'il contredit la thèse d'Ockham sur les universaux : en effet, si les substances universelles étaient des concepts, la destruction de tous les membres d'une espèce donnée ne saurait impliquer la disparition de l'universel correspondant (*ibidem*).

Les deux autres thèses principales de système de Burley (l'existence d'une proposition réelle et la distinction réelle entre les dix catégories) dépendent de sa nouvelle conception de l'identité et de la distinction, et donc de ce qu'il estimait nécessaire pour défendre une théorie réaliste des universaux.

Ayant rejeté la différence intentionnelle, Burley fut obligé de rendre le statut ontologique des *propositiones in re* beaucoup plus fort qu'il ne l'était auparavant. Dans les *Quaestiones in librum Perihermeneias* (q. 3) et dans le commentaire moyen sur le *De interpretatione* (éd. Brown, p. 61) il avait clairement soutenu que : (1) la proposition réelle est le dernier des quatre types de propositions : écrit, vocal, mental, réel ; (2) les propositions mentales existent dans notre esprit comme dans leur propre sujet d'inhérence (*habent esse subiectivum in intellectu*), alors que les propositions réelles (*propositiones in re*) existent dans notre esprit comme ses objets intentionnels (*habent esse obiectivum in intellectu solum*). Dans son dernier commentaire sur l'*Ars vetus*, en revanche, Burley affirme qu'une proposition réelle est quelque chose de composé (*ens copulatum*), qui existe *in re* et a la même structure que la proposition mentale. Cet *ens copulatum* est formé par l'entité (ou les entités) extérieure(s) à qui se réfèrent le sujet et le prédicat mentaux et par une relation (réelle) d'identité, si la proposition est affirmative, ou par une relation de non-identité, si la proposition est négative (cf. *Expositio super Praedicamenta Aristotelis, prologus*, ff. 17vb-18va; ch. *de priori*, f. 48vb; *Expositio super librum Perihermeneias, prooem.*, f. 66ra-b).

Enfin, pour ce qui est du problème de la valeur ontologique des catégories aristotéliennes, dans son dernier commentaire sur les *Catégories* Burley affirme que (1) la division en catégories est avant tout une division de *res* existant en dehors de l'esprit, et seulement à titre second une division de concepts mentaux et des termes vocaux ou écrits qui les signifient ; (2) les choses appartenant à une catégorie sont réellement distinctes de celles appartenant à d'autres catégories (ch. *De numero et sufficientia pradicamentorum*, f. 21ra-b). Il ne pourrait pas en aller autrement : si les universaux et les individus appartenant à la même catégorie sont réellement distincts, d'autant plus le seront les objets appartenant à des catégories différentes. Qui plus est, (3) Burley attaque la théorie fortement réductionniste d'Ockham. Il affirme que la position d'Ockham sur ce point n'est pas seulement incompatible avec la lettre et le sens profond de la doctrine aristotélienne, mais compromet toute théorie correcte des catégories, à savoir la classification et la disposition en ordre hiérarchique de tous les objets du monde selon leur mode d'être, leur structure et leurs propriétés métaphysiques.

La préoccupation constante de Burley était que l'approche ockhamienne des problèmes philosophiques se révélait pernicieuse. A plusieurs reprises dans ses dernières œuvres il exprima sa profonde hostilité à l'égard du nominalisme linguistique d'Ockham. Il estimait que seul un étroit isomorphisme entre le langage mental et le monde pouvait expli-

quer et assurer la faculté significative des expressions simples et complexes, la possibilité des définitions et donc la validité de notre connaissance. Sa plus forte objection contre les thèses ockhamiennes sur les catégories est que, si Ockham avait raison, tous les éléments des dix catégories aristotéliennes finiraient par appartenir à la catégorie de la qualité. Ce qui constitue une absurdité patente. D'autre part, Burley croyait que si la division en catégories n'était qu'une division de termes selon des critères linguistiques, il serait impossible de réduire à dix tous les différents genres d'expressions simples (*ibidem*, f. 21rb).

Ces critiques sont pourtant inefficaces, car elles se fondent sur une interprétation erronée de la pensée d'Ockham. Burley estime que pour Ockham toutes les catégories accidentelles, à l'exception de la qualité, s'identifient à la substance – une thèse qui équivaut bien évidemment à la négation de la théorie aristotélienne selon laquelle chaque catégorie est distincte de toutes les autres. Mais cela veut dire gauchir la pensée d'Ockham. D'une part, Ockham affirme que les dix catégories linguistiques (à savoir les dix champs sémantiques en lesquels on peut diviser tous les termes signifiants de notre langage mental) sont réellement différentes l'une de l'autre – et il transforme ainsi, comme d'habitude, un principe qui chez Aristote concerne des choses en une règle linguistique. D'autre part, il n'affirme pas qu'*in re* toutes les catégories autres que la substance et la qualité doivent être identifiées à la substance ; mais il soutient qu'*in re* il n'y a que deux catégories : la substance et la qualité. Enfin, l'objection de Burley selon laquelle dans le système d'Ockham il est impossible de réduire à dix tous les différents genres d'expressions simples est infondée, car Ockham développe une méthode logico-linguistique pour repérer les catégories (linguistiques) – comme on l'a vu plus haut. Burley aurait pu attaquer cette méthode, mais ne le fit pas, et donc manqua sa cible polémique.

4. Remarques conclusives

Si les analyses précédentes sont correctes, alors (1) l'interprétation divergente de *Catégories* 2b5-6, (2) le principe ockhamien de la parcimonie ontologique et (3) la thèse de Burley selon laquelle le schéma objet-étiquette est la clé interprétative générale de tout problème logico-épistémologique, sont les seules différences décisives entre la théorie des universaux (et l'ensemble de la métaphysique) de Burley et d'Ockham. L'approche de Burley ainsi que celle d'Ockham peuvent être qualifiées d'*analytiques*, car tous les deux pensent que l'ontologie doit être développée comme réponse à des problèmes sémantiques, et qu'une explication philosophique de la réalité doit être précédée d'une explication de la structure et de la fonction du langage, même si l'on ne peut attribuer un sens aux expressions linguistiques qu'en mettant ces expressions en relation aux objets du monde. En outre, tous les deux croient qu'une relation d'identité entre les universaux et les individus est incompatible avec la définition traditionnelle d'identité (réelle) et qu'entre deux objets il ne peut y avoir qu'une distinction de type réel. Enfin, aucun des deux ne se borne à faire sienne la thèse d'après laquelle il ne peut y avoir d'universaux indépendamment de leurs individus : Ockham parce qu'il croit que les concepts universels existent en dehors, séparément et indépendamment des individus qu'ils signifient (à savoir les substances singulières et les

qualités) ; Burley parce qu'il pense que l'être des formes universelles ne coïncide pas avec l'être de leurs individus, mais est réellement distinct de lui, même si les universaux ont besoin des substances universelles pour exister (et cela implique une extension de la notion d'être, ainsi qu'une distinction nette entre être et existence, car l'être est la condition générale de tout genre de réalité, alors que l'existence est le mode d'être propre aux seules substances individuelles). Ce qui empêche le « dernier » Burley de partager tout à fait les thèses d'Ockham est d'abord son interprétation de l'affirmation aristotélicienne selon laquelle si les substances premières n'existaient pas, rien d'autre ne saurait exister, et deuxièmement son rejet du principe de parcimonie. Voulant rester fidèle à l'Aristote des *Catégories*, Burley dut construire une sorte de théorie mixte des universaux, où certains principes de l'ontologie aristotélicienne allaient de pair avec des idées platoniciennes. Ockham, en revanche, s'écartant de l'intention réelle d'Aristote dans les *Catégories*, put formuler une théorie compatible avec la thèse aristotélicienne de *Métaphysique Z 13* (1038b8-9, 1038b34-1039a3) selon laquelle les universaux ne sont pas des substances. De plus, contre le principe ockhamien de la parcimonie ontologique, Burley accepta sans réserve la prolifération ontologique dérivant de sa croyance en une correspondance analytique entre le langage mental et le monde. Par exemple, en réponse à l'argument d'Ockham d'après lequel si les relations étaient réelles, alors à chaque fois que quelqu'un se déplace d'un lieu à l'autre un nombre infini d'entités serait détruit et un nombre infini de nouvelles entités serait créé dans le monde, il soutient que cela n'est pas un problème, mais tout simplement un effet nécessaire de la réalité des relations.

Le monde d'Ockham ne comprend donc que des substances individuelles et des qualités, ainsi que les composantes des substances individuelles : la forme singulière et la matière ; et rien de complexe ne correspond *in re* aux propositions. Burley, en revanche, au vu de sa sémantique hyper-simplifiée qui ne semble admettre qu'un seul mode de signification, a une ontologie très riche et complexe. Dans son monde, les composantes de base de la réalité sont des macro-objets (*obiectum sensus*, à savoir ce qui est signifié par un nom propre ou une description définie, comme 'Socrate' ou 'cet homme-ci'). Il s'agit d'agrégats composés de substances premières avec un certain nombre de formes accidentelles et substantielles existant en elles et par leur moyen. Les substances premières et les formes substantielles et accidentelles sont des objets simples ou des éléments catégoriaux dont chacun possède une nature unique et bien définie. Ces objets simples appartiennent à une des dix catégories principales, dont chacune est réellement distincte des autres. Bien que simples, quelques-uns de ces objets peuvent être considérés comme composés, car ils sont réductibles à autre chose – par exemple, la substance première est composée d'une forme et d'une matière particulières. La substance première diffère des autres composantes d'un macro-objet par son mode particulier d'être, à savoir en tant qu'objet doué d'une existence indépendante – à la différence des autres objets catégoriaux, qui la présupposent nécessairement. Les substances premières sont donc des substrats d'existence et de prédication en relation à tout le reste. La distinction entre formes substantielles et accidentelles dérive de leur différente relation aux substances premières, qui réalisent concrètement des formes substantielles (lesquelles, en

tant que concrètement réalisées, sont quant à elles des substances secondes). Les formes universelles révèlent donc les natures des substances particulières. Les formes des substances premières qui ne sont pas liées à leurs natures sont en revanche des formes accidentelles. Comme le dit Burley, les formes par rapport auxquelles les substances particulières sont les *supposita* sont des formes substantielles (ou des substances secondes), tandis que les formes par rapport auxquelles les substances particulières sont les *subiecta* sont des formes accidentelles. Par conséquent, le macro-objet n'est pas simplement une substance première, mais bien un ensemble ordonné d'objets catégoriaux ; la substance première, tout en étant son élément le plus important, ne contient donc pas tout l'être du macro-objet.

Comme le montre cette analyse, l'ontologie de Burley et celle d'Ockham sont d'intéressants exemples de cette dissolution partielle de la doctrine traditionnelle des catégories et de sa subordination à la doctrine des universaux qui eut lieu au cours du 14^{ème} siècle. Bien que le système de Burley semble être cohérent et rigoureux d'un point de vue logique, sa solution du problème des universaux par rapport à la théorie aristotélicienne communément acceptée aux 13^{ème} et 14^{ème} siècle soulève deux difficultés. Tout d'abord, dans son ontologie il n'est pas facile de distinguer la prédication essentielle de l'accidentelle : en effet, tout comme les formes accidentelles, les substances secondes (à savoir les formes universelles de la catégorie de la substance) présupposent nécessairement pour leur existence les substances premières. Deuxièmement, les universaux possèdent leur propre être distinct de celui de leurs individus – une conclusion dangereusement proche de la thèse platonicienne à ce sujet. Voilà pourquoi de nombreux réalistes du Moyen Age tardif (notamment ceux qu'on appelle 'réalistes d'Oxford' : John Wyclif, Robert Alyngton, William Milverley, William Penbygull, Johannes Sharpe, John Tarteys et Roger Whelpdale) essayèrent de répondre aux attaques d'Ockham d'une manière différente et élaborèrent un paradigme philosophique intermédiaire entre celui des réalistes modérés et celui de Walter Burley. Premièrement, ils retravaillèrent les notions d'identités et de distinction pour faire de la place à la relation d'identité et de différence partielle qui à leur avis existe entre les universaux et les individus. Deuxièmement, ils développèrent une forme de logique intensionnelle où la relation principale entre les êtres était celle de distinction formelle, conçue comme mesure de la coïncidence des composantes métaphysiques de deux *res*. Troisièmement, ils construisirent une métaphysique d'essences affirmant la supériorité ontologique et épistémologique des universaux par rapport à tout autre genre d'êtres. Mais il s'agit là d'un autre chapitre de l'histoire de la philosophie médiévale, qui constituera la matière pour les prochains séminaires.

Appendix

Burley, *Tractatus super librum Praedicamentorum*, cap. *de substantia*, pp. 26,19-27: “Sciendum quod ad praedicamentum ... requiruntur duo, scilicet res et modus essendi superadditus illi rei. Et ista duo requiruntur in quolibet praedicamento, quoniam diversa praedicamenta distinguuntur ad invicem per diversos modos essendi. Unde diversitas essentialiter differentes; sed omnes res eiusdem praedicamenti habent eundem modum essendi; et si aliquae res habeant modos essendi primos diversos, illae res sunt in diversis praedicamentis. Unde modus essendi in praedicamento est formalior quam ipsa res”.

Burley, *Tractatus super librum Praedicamentorum*, cap. *de relatione*, pp. 60,24-61,8: “Sed primo oportet videre quae sunt per se in hoc praedicamento et quid sit nomen generis generalissimi. Pro quo est sciendum quod relationes sunt per se in hoc praedicamento et non relativa, ut paternitas et filiatio sunt per se in hoc praedicamento sicut species huius praedicamenti, sed pater et filius non sunt species huius praedicamenti nec sunt in hoc praedicamento nisi per reductionem. Et huius ratio est quia termini concreti accidentales significant aggregatum per accidens, ut aggregatum ex subiecto et accidente, et ideo illud quod significatur per terminum concretum accidentalem non est per se in genere. Et ideo sicut album non est per se in genere qualitatis sicut species illius generis, sic nec pater est per se in genere relationis. Si enim concederetur quod pater et filius essent per se species de genere relationis, ista esset necessaria ‘nullus homo est pater’, sicut et ista ‘nullus homo est albedo’, quoniam omnis propositio est necessaria in qua species unius praedicamenti removetur a specie alterius praedicamenti, quia ex quo negativa est immediata in qua generalissimum removetur a generalissimo, ut patet ex I *Posteriorum*, sequitur quod negativa sit necessaria in qua species unius praedicamenti removetur a specie alterius praedicamenti, quia ad remotionem generis a genere sequitur remotio speciei a specie. Ex hoc patet quod genus generalissimum huius praedicamenti debet significari per nomen abstractum et non per nomen concretum. Et sic melius est dicere quod ‘relatio’ est nomen generis generalissimi quam quod ‘relativum’ sit nomen generis generalissimi”.

Burley, *In Physicam Aristotelis Expositio et Quaestiones, prooem.*, ed. Venetiis 1501, f. 9rb “Ad tertium dico quod quamvis universale sit res extra animam, tamen non est pars individui, quia effectus particularis sunt causae particulares. Et sic dico quod, quamvis genus sit pars speciei, tamen species non est pars individui, quia individuum sufficienter constituitur ex causis particularibus. Dico tamen quod universale est de quidditate, pro eo quod significatur per definitionem, sive pro eo quod datur in responsionem ad quaestionem quaerentem quid est ipsum individuum, ut ‘quid est Sortes’, et sic de aliis. Et ita patet quod Deus potest annihilare Sortem quamvis non destruat totum genus substantiae, quia ad hoc quod Sortes annihilaretur sufficit annihilare principia intrinseca Sortis, scilicet ex quibus constituitur Sortes, ut hanc materiam et hanc formam.”

Burley, *Expositio super Praedicamenta*, ch. *De substantia*, f. 23rb-va: “Ad primum in contrarium dicendum est quod substantia singularis non componitur ex universalibus, sed solum ex singularibus, quia Sortes non componitur nisi ex hac materia et hac forma, et non componitur ex genere et differentia, quae praedicantur de eo in quid. Sed species de genere substantiae componitur ex genere

et differentia, et ex omnibus superioribus ad ipsum. Et huius ratio est quia effectus particularis sunt causae particulares et effectus universalis sunt cause universales, secundum Philosophum, II *Physicorum* et V *Metaphysicae*, capitulo de causa; sed individuum est effectus particularis et species est effectus universalis; et ideo individuum non componitur nisi ex hac materia et hac forma, quae sunt causae particulares, et species, cum sit effectus universalis, componitur ex causis universalibus, scilicet ex genere et differentia. ... Ad illud quando probatur quod species est pars individui, quia est quidditas individui, dicendum quod quidditas et forma unum sunt. Et ideo, sicut forma est duplex, scilicet forma declarans quidditatem et forma perficiens materiam, sic quidditas est duplex: quia quaedam est quidditas quae est forma perficiens materiam et quaedam est forma declarans quidditatem. Quidditas quae est forma perficiens materiam est pars individui cuius est quidditas; sed quidditas declarans quidditatem non est pars individui cuius est quidditas, nec est de essentia talis individui, sed est essentialiter concomitans essentiam eius.... Ad quintum principale, cum dicitur an haec species, homo, sit eadem omnino res in Sorte et Platone an alia et alia, dicendum quod haec species, homo, est eadem in Sorte et Platone. Et cum dicitur quod eadem esset res hic et Romae et simul moveretur et quiesceret, dicendum quod haec species, homo, est una res secundum speciem, et non est inconueniens quod eadem res secundum speciem sit hic et Romae et simul moveatur et requiescat.”